

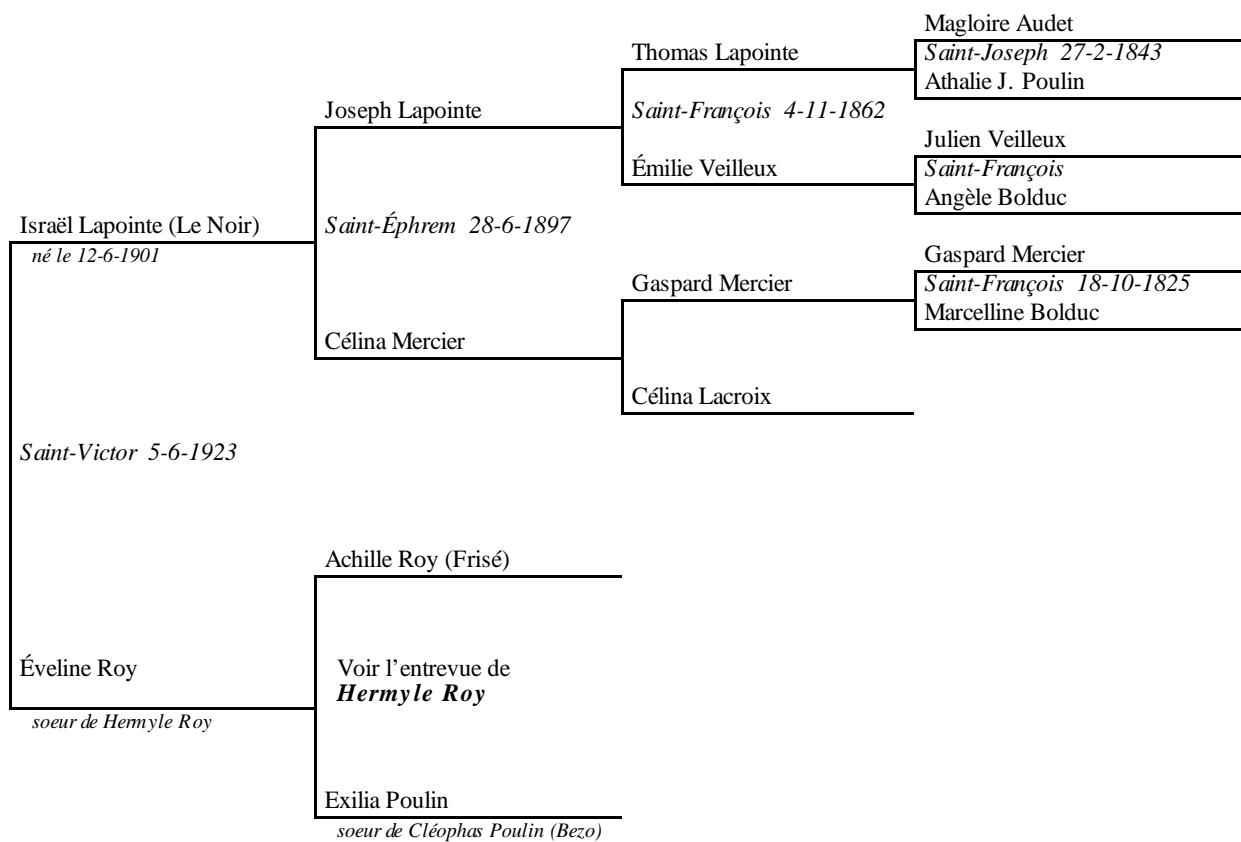
Une entrevue avec

ISRAËL LAPOINTE



Choix des textes, recherche généalogique et harmonisation par Louise Senécal
Relations publiques par Lorraine Poulin Fluet

Généalogie



Israël Lapointe, 93 ans, dans son appartement de l'Aube Nouvelle, 22 février 1995.
Provenance : Lorraine Poulin Fluet

LPF– On est le 22 février 1995. Guy (Fluet) et moi (Lorraine Poulin Fluet) sommes venus enregistrer, à l'Aube Nouvelle, monsieur **Israël Lapointe** (Le Noir à Joseph), né en 1901.

IL– L'autre jour, tu m'as parlé de l'église, toi.

LPF– Oui. J'aimerais ça, en entendre parler, de l'église.

IL– L'église de Saint-Victor, quand elle a été construite, la pierre venait par les **chars**¹. Et puis mon père (Joseph Lapointe) a halé de la pierre avec des chevaux, partir d'La Station, monter ça au village, de la brique d'église.

Puis il y avait du restant, un restant de briques, puis c'est l'doctor Lacourcière (Henri à Joseph) qui avait ça, pour bâtir sa maison. Ça, c'était la maison du doctor Lacourcière. Tu n'as entendu parler, du doctor Lacourcière?

J'ai connu le juge Toine (Antoine Lacourcière à Henri). C'est l'doctor Lacourcière (Henri à Joseph) qui avait cette brique-là pour bâtir sa maison.

GF– Vous en avez entendu parler?

IL– J'en ai entendu parler, de tout ça, oui.

GF– Par votre père?

IL– Oui.

LPF– Vous a-t-il parlé que les gens étaient obligés d'aller couper du bois, dans le premier rang?

IL– Pour les fondations?... Oui, il a parlé que le monde avaient fourni du bois. Il m'a parlé de ça. La chapelle a passé au feu puis c'est là qu'on avait construit l'église (**voir l'entrevue de Henri Fecteau et Madeleine Breton**).

Mon père (Joseph Lapointe à Thomas), moi, **il m'avait parlé de la chapelle. Et puis ç'avait brûlé et puis ils ont bâti l'église.**

Famille – Pionniers – Localisation

GF– Et vous, monsieur (Israël) Lapointe, vous avez été élevé...?

IL– Chez Jos (Joseph Lapointe à Joseph), **icite**¹.

GF– Là, c'est votre père (Joseph Lapointe) qui restait là?

IL– Oui, oui.

GF– Est-ce que c'était lui, la première génération qui a été là (au 152, rue du Séminaire)?

IL– La première génération, m'en va's te le dire. La première génération, c'est le grand-père de mon père. Il est mort, i' avait quatre-vingt-dix-sept et huit

mois, puis il avait défriché la terre **icite**¹.

GF– Ah! oui?

IL– C'était lui (Magloire Lapointe) qui avait défriché ça. Puis i' avait une **sucrierie**¹ au 4 (Sud). Jos (Joseph) Veilleux a eu ça, cette **sucrierie**¹-là. I' y avait deux **sucrieries**¹ : une pour mon père (Joseph Lapointe à Thomas) puis une pour un d'mes oncles. Un des frères (Thomas Lapointe à Thomas) de mon père. I' a marié une soeur (Alvine) à Pierre Tardif puis i' restait là.

Nous-autres, on a été élevés là, dans Les Fonds. C'était l'grand-père de mon père (Joseph Lapointe), ça, Magloire Lapointe. I' avait ça, cette terre-là, la terre d'**icite**¹, puis i' avait les **sucrieries**¹ du 4 (Sud).

Ça, c'étaient trois vieux garçons, qui étaient partis de su' la pointe de l'Île d'Orléans puis i' étaient montés par **icite**¹. Puis i' en était venu un **icite**¹, à Saint-Victor, un s'était en venu à Saint-Honoré puis l'autre s'était en allé à Lambton (Thomas Lapointe).

GF– Des Lapointe?

IL– Oui, des Lapointe, ça. Celui qui avait bâti ça, cette maison-là, c'était Magloire. Ça, c'était tout' bâti pièces sur pièces, équarries, puis i' y avait des pièces, qui étaient équarries ça d'épais. Puis e' devaient être grosses de même, on l'a vu, quand Jos (Joseph Lapointe à Joseph) l'a démanchée. Puis i' **y avait pas un clou, après ça. I' faisaient une**

L'exploitation industrielle du granit a commencé après la construction du chemin de fer reliant Tring à Mégantic, ouvert en 1894. /.../ La localisation de ce chemin de fer, entre les monts Saint-Sébastien et Sainte-Cécile, n'est probablement pas étrangère à cette exploitation pré-industrielle du granit de construction. D'autant plus que le sénateur (Joseph) Bolduc de la Beauce, est aussi le premier à fonder une compagnie d'exploitation du granit. /.../

L'adresse de la compagnie (The Whitton Granite Quarry Company) est d'abord à Saint-Samuel de 1896 à 1902, puis à Saint-Victor de Tring de 1903 à 1908. La Whitton Granite Company appartenait au sénateur (Joseph) Bolduc et au docteur (Henri) Lacourcière. La carrière était localisée parmi les lots 26 à 31, rang 5, Canton de Whitton : «Plusieurs excavations ont été creusées au sud-ouest du lac à la Truite, par le docteur (Henri) Lacourcière, de Saint-Victor de Tring». /.../

On connaît aussi quatre édifices importants construits avec le granit de cette compagnie : l'église de Sherbrooke-est (Saint-Jean-Baptiste), l'église de Saint-Georges de Beauce, l'église de Saint-Victor de Tring et la Banque nationale de Beauceville.

Source : Denis Samson, «Les Entrepreneurs et entreprises du granit : Historique», *Haute-Beauce*, cahiers no.1 – Le granit, UQAM 1988, p. 3, 4, 18

(La carrière de granit sera vendue à G. Plamondon de Sherbrooke en 1907. Le docteur Henri Lacourcière construira sa maison en 1903 au 277, rue Principale avec les pierres de granit de sa carrière. La famille du docteur Henri Lacourcière quittera Saint-Victor pour résider à Québec, le 24 août 1931).



*La maison Lacourcière.
Provenance: Gilberte Veilleux Poulin*

Histoire de l'emplacement de la maison Henri Lacourcière au 277, Rue Commerciale

Son premier propriétaire fut le docteur Henri Lacourcière (dit Badouche), c'était son bureau et sa résidence. Quelques années plus tard, ce même médecin a ouvert la première banque desservant les citoyens de la paroisse. /.../

En 1931, un grave incendie détruit une grande partie du village. Les transactions commencent : monsieur Philippe Poulin, tenancier de l'unique hôtel sur le coin /.../, son hôtel est détruite lors de l'incendie et se porte acquéreur de la propriété du docteur Lacourcière devenue vacante et la convertit en hôtel et ce, jusqu'en 1938. Monsieur Florian Pomerleau en devient immédiatement propriétaire et continue le commerce d'hôtellerie jusqu'en juin 1947. Un troisième personnage, monsieur Conrad Lacharité, achète à son tour le commerce et l'exploitera jusqu'à sa mort soudaine, en juillet 1971 /.../

Source: Document épistolaire de Alain Maheu

Construction de maisons

HDB– La construction des maisons pièces sur pièces, ça devait être des maisons qu’ils équarrièrent à la hache?

PB– Oui. Ils faisaient les coins en biseau, pour les emboîter un dans l’autre. Mais qu’est-ce que j’trouve le plus extraordinaire dans ces maisons pièces sur pièces-là, c’est la clé qui empêchait les pièces de bouger. Cette clé-là était faite en triangle et elle était entrée par le haut. Si la maison avait dix pieds de haut, la clé avait dix pieds de haut. Ça, c’est une affaire qui est vraiment extraordinaire, faire ça avec les moyens qu’i’ avaient.

HDB– Décris-nous donc qu’est-ce que c’était, cette clé-là?

PB– C’est une pièce de bois qui avait à peu près 6 pouces de large, dans le plus large et 2 pouces, dans le plus étroit et qui avait à peu près 4 pouces d’épaisseur, 3 pouces, même. Toutes les pièces qui étaient montées pour faire le carré de la maison avaient une encochure pour glisser cette clé-là en dedans. Ça fait que cette clé-là pouvait être entrée seulement par en haut en descendant, et elle pouvait pas être enlevée, ça fait que ça empêchait la maison d’**écricancher**² de gauche à droite. Les pièces étaient **solidées**¹ par cette clé-là et i’ y en avait une sur les quatre pans de la maison, entre les châssis.

HDB– Elle était en bois?

PB– Oui, mais il fallait qu’ce soit bien scié.

HDB– Pour isoler les maisons?

PB– I’ y avait de l’étoupe goudronnée et de la terre glaise. L’étoupe, c’était quand ils avaient filé le lin, tous les résidus qui restaient, il restait quand même un peu de coton, ça fait que tout ça, ils mettaient ça ensemble et ils mettaient du goudron, là-dedans, pour que ce soit à l’épreuve de la vermine. Après, ils mettaient ça entre les pièces de la maison. Parce qu’i’ fallait pas que tu ailles mettre de la laine, les souris auraient pu partir avec. L’étoupe goudronnée, les souris touchaient pas à ça et c’était chaud. Ils posaient ça avec un ciseau et un maillet, un marteau de bois. Après, ils prenaient la terre glaise et ils cimentaient par-dessus leur étoupe, ils mettaient de la terre glaise **trempe**² qui séchait.

Source : Entrevue de Patrick Bouffard, par Huguette Doyon Bouffard, 20 octobre 1995

Architecture

HC– La maison que mon père (Alexandre à Pierre) a achetée, de Tom Lessard, était toute finie en pin, en bois de pin. Puis le bois de pin était assez bien préparé que les planches ’ont pas r’tiré. Ça ’a pas dérangé. Les plafonds étaient tout en planches **baillotées**... Des planches de 3 pouces de large, **embouffetées**, avec une p’tite rainure, une p’tite **bailllette**.

Source : Entrevue de Henri Cloutier, par Lorraine Poulin Fluet, 10 juin 1999

clé, qui était large d’en dedans puis étrète¹, icite¹.

Puis ça, ça commençait en haut puis ça descendait jusqu’à terre, dans tous les coins. C’était ça qui l’vait la maison, puis ça ne pouvait p’us arracher. Ça tenait, toutes une et l’autre.

Puis quand Jos (Joseph Lapointe) l’a démanchée, ça, j’étais là, moi, j’ai été élevé là. C’était curieux de voir ça, parce que c’étaient toutes des grosses pièces, toutes à ’hache. I’ y avait pas un clou, après ça. Ça devait avoir cent ans, quand i’ l’a démolie. Moi, je m’en rappelle comme un rêve.

Le grand-père (Magloire) de mon père est mort là, dans cette maison-là, puis j’avais cinq ou six ans, juste pour dire que j’avais connaissance. Puis il avait quatre-vingt-dix-sept ans.

GF– Ça fait que...

IL– Ça fait du vieux.

GF– C’est une ligne?

IL– Oui, oui. Ça fait du vieux, là.

GF– Votre père (Joseph Lapointe), est-ce qu’il est mort vieux, aussi?

IL– Mon père, il est mort vieux. Mon grand-père (Thomas Lapointe) s’est en allé aux États-Unis, à Lewiston (Maine). Puis le vieux Magloire, i’ est presque toujours resté **icite**¹. Lui (Thomas Lapointe), il est mort à Lewiston (Maine, États-Unis). Lui, j’l’ai pas connu, mon grand-père, le père de mon père.

GF– Votre père s’appelait?

IL– Joseph Lapointe. Mon père, il est mort à soixante-sept ans, lui. Il est mort pas vieux, lui aussi. Mon grand-père (Thomas Lapointe), je ’l’ai pas connu. Mais l’autre, plus vieux, je l’ai connu, lui (Magloire Lapointe).

GF– Ah! oui?

IL– J’i ai aidé à charger d’l’eau. I’ **sumait**¹ du tabac, dans c’temps-là, du tabac canadien! (**voir l’entrevue de Patrick Bouffard**)

LPF– À Saint-Victor?

IL– Oui, **icite**¹, là. I’ y en avait beaucoup qui **sumaient**¹ du tabac, pour eux-autres. I’ récoltaient pour le besoin de

Le tabac

LPF– C’était dans le temps de la Crise?

APT– Ça, c’est vrai, parce que nous-autres, on en a eus, chez nous, qui sont venus travailler, et on leur donnait l’tabac. Quand on demeurait dans les Fonds, on leur donnait à manger et tout ça et on leur fournissait l’tabac.

CT– Eddy Lapointe a fait ça, travailler chez nous, lui. Puis i’ travaillait bien. Son dîner et son tabac. I’ revenait d’chez eux et le soir, i’ allait coucher chez eux. Il *sumait*¹ du tabac. On allait chercher ça et i’ était sec. On mettait ça dans un sac à tabac.

APT– On avait des beaux sacs à tabac.

Source : Entrevue de Cléophas Toulouse et Adrienne Paré, par Lorraine Poulin Fluet, 27 février 1995

la maison. I’ récoltaient du beau tabac.

I’ était voisin d’Elzéar Poulin (à Roger), lui, de l’autre côté. Certain qu’t’as pas connu ça, toi.

GF– Est-ce que c’était dans Les Fonds, qu’il y avait le tabac?

IL– Oui.

GF– La grange qui est dans le milieu de la terre a appartenu à votre...?

IL– Ah! mon Dieu. ’Était là quand j’suis venu au monde (en 1901). C’était pour laisser du foin de l’autre côté du Bras (rivière), quand il y avait trop d’eau.

GF– L’eau, est-ce que ça venait proche de la maison ou...?

IL– Non, l’eau n’est jamais venue à la maison ni à l’étable. Oui, le Bras, il descendait ici, chez les Jolicoeur. Il coupait les terres, un peu, puis il s’en venait chez Pierre Veilleux, *icite*¹, là. Chez nous, il traversait la terre carrée. Sur notre terre, notre terre *arboutait*¹ chez Toine Jolicoeur (à Gaudias). La *ligne*¹ des *chars*¹ fendait notre terre, *icite*¹. Il y avait le *tré-carré*¹, à l’autre bout’, c’était le rang Un (Nord). Après ça, on avait la *sucrierie*¹. C’était à l’autre bout’, ça. Ça, c’étaient deux terres face à face, qui débutaient à Vide-Poche (le rang Sainte-Catherine).

GF– Ah! oui, vous aviez une autre terre,

qui allait...?

IL– Aux bornes (du canton et de la Seigneurie). C’est là que l’grand-père (Magloire Lapointe) de mon père (Joseph Lapointe) faisait du *sucre*¹. I’ a fait ça avec des *cassots*¹ puis i’ avait une p’tite cabane de bois rond. J’ai connu la cabane, c’était fait’ en bois rond.

Les sucres

GF– Vous vous souvenez d’ça?

IL– Oui, j’m rappelle de ça.

GF– Puis vous *entailliez*¹ avec des *cassots*¹?

IL– Des *cassots*¹ de bouleaux puis des *goudrilles*¹ de bois. J’ai tout vu ça. Tout’ des petits *siaux*¹ de bois. Ça tenait à peu près un gallon, tout fait en cèdre, le fond en cèdre. Les *çarcles*¹ de ça, c’était du frêne, du frêne fendu, puis i’ cochaient ça pour qu’ça serre. C’était tout’ fait’ de même. I’ y en avait, chez nous, de ça, peut-être bi’n un cent, de ces p’tits *siaux*¹-là. On ’n a gardés longtemps, ah! ouais. On amassait l’eau dans les *pannes*¹ ou dans une cuve, des cuves qu’i’ vidaient dans un *siau*¹. C’était un petit *siau*¹ de bois, comme j’té dis, puis i’ l’avaient coupé plus court puis i’ n’avaient laissé une ??? plus longue pour faire la poignée de ça. I’ ramassaient ça de même. C’était tout

*amanché*¹ de même.

Fabrication de tradition amérindienne

GF– Ça, c’était fabriqué par eux-autres?

IL– Oui, oui. J’ai tout vu ça, j’m suis servi de ça, des *siaux*¹ de bois, pour *courir*¹ les érables. Ils faisaient du sirop avec des chaudrons, ils faisaient bouillir l’eau dans des chaudrons.

GF– Ils goûtaient?

IL– Ils devaient se brûler un peu! On ramassait, nous-autres, avec des boeufs. J’étais p’tit gars puis mon grand-père (Thomas Lapointe), c’étaient des chevaux. Il faisait du foin au 4 (Sud) puis il descendait ça *icite*¹. J’*cré*¹, quasiment, que c’t avec des boeufs. Moi, mon père (Joseph Lapointe), i’ m’a conté qu’i’ faisait du *sucre*¹ là, au 4 (Sud). C’était la *sucrierie*¹ de mon grand-père (Thomas Lapointe), ça.

I’ a eu un p’tit camp, puis i’ a eu une p’tite maison, là, et puis i’ avait deux *sucrieries*¹, là. Puis l’autre, Jos (Joseph Mathieu) à Jean, avant l’docteur (Henri) Lacourcière, a eu ça. C’était au 4 (Sud), sur le chemin qui s’en va à La Station de Saint-Éphrem.

GF– Ah! O.K. C’est loin, ça, là.

IL– I’ avaient ça et puis i’ f’saient à manger là. I’ y avait *tchequ’un*¹ qu’i’ emmenaient avec eux-autres. I’ cuisaient du pain, ça prenait d’la levure, d’la *galette*¹, pour faire ça. Puis i’ y avait un chien qui était avec eux-autres, puis i’ avaient mis de quoi, dans l’cou du chien. Une p’tite affaire (c’était un collier en cuir ou une sacoche). Ils avaient envoyé de la *galette*¹. L’chien était parti du 4 (Sud) puis il avait tout’ traversé l’eau à ’nage, *icite*¹, Le Bras (rivière), puis i’ s’était en allé chez nous.

GF– C’est un chien qui était bien dompté?

IL– Oui, i’ était dompté *certain*¹. I’ part

du 4 (Sud), il s'en vient puis il traverse le Bras (rivière), à la nage. C'était à peu près *yen que*¹ de l'eau, là, jusque chez nous. Puis là, eux-autres, i' avaient regardé c'qu'i' avait dans l'cou. Puis l'lendmain, i' 'i ont donné c'qu'i' fallait.

LPF– Le chien avait remonté?

IL– I' avait remonté à 'cabane, oui.

LPF– I' avait remonté d'la *galette*¹?

IL– Oui, dans un chose de pluie (un collier avec un étui en cuir). I' était fin, l'chien. Bi'n, un chien, ça s'rompte. Ça, c'est la vérité, ça. Mon père (Joseph Lapointe) m'a conté ça, à peu près *yen que*¹ une fois. I' disait ça puis l'chien avait remonté là, il r'monte au 4 (Sud).

Nous-autres, on était bâtis loin du chemin, *icite*¹, là, dans Les Fonds. I' y avait un ruisseau pas mal loin, pour prendre de l'eau, et puis pour être proche du Bras, d'la rivière du Bras. Parce qu'on avait des terres, *icite*¹. I' s'en venaient crier à la rivière au Bras, t'sai', pour qu'on vienne les traverser. I' s'en venaient chez nous puis i' criaient. On avait un canot puis on venait les traverser. C'était pour l'ac'modation, ça. I' s'étaient bâti pas trop loin du Bras (rivière). Pas trop loin du chemin. Ça, ç'avait été bi'n dit puis i' 'n' est venu, du monde, crier, chez nous.

Ti-Pol Veilleux (Napoléon à Béloni) était venu, une fois. I' était *icite*¹ puis i' y avait... T'as connu Ti-Pol (Napoléon) Veilleux, *toé*¹?. Et puis la mère (Rose-Anna Lapointe Veilleux Latulippe) à Ti-Pol (Napoléon) Veilleux, c'était une soeur de mon père (Joseph Lapointe). Puis il travaillait, il était à La Station, lui. Il s'était en venu *icite*¹ dans le temps du moulin des Américains (Moulin à scie Johnson & Johnson).

GF– Ah! ils avaient un moulin, les Américains. Un moulin à bois ou...?

IL– Oui, oui, *où ce que*¹. I' entrepôt de la Wollen (Lainages Victor). Il y avait un gros moulin, là.

GF– Qui marchait à l'eau?

IL– À l'eau, oui. Puis c'était le Moulin des Américains (moulin à scie Johnson & Johnson), ça. Puis la maison des Américains, sa maison, à Patrice Veilleux (à Jules), c'étaient des Américains, qui étaient là. Puis i' y avait un gros moulin, ç'a *runné*¹ plusieurs années.

Conscription 1914-1918

GF– Mais est-ce qu'ils avaient un barrage, eux-autres aussi, pour le faire fonctionner?

IL– Moi, j'prétends que la *dam*² du moulin. Je 'l'sais pas plus que *toé*¹. Mais j'sais qu'i' y avait un moulin, là. J'ai entendu crier l'moulin. Puis le Blanc à Ti-Pol (Joseph Veilleux à Napoléon), il travaillait *icite*¹, quand il s'est marié. Il travaillait au moulin puis, quand il y a eu la guerre, en 1914, Bébé Latulippe (Joseph à Octave), il était allé s'acheter une terre, à Saint-Méthode. Il était construit, c'était le demi-frère de Ti-Pol Veilleux.

(Napoléon Veilleux et Joseph Latulippe, dit Bébé, sont, tous les deux, les fils de Rose-Anna Lapointe Veilleux Latulippe. Seulement, le père de Napoléon Veilleux, dit Ti-Pol, est Béloni Veilleux, le premier époux de Rose-Anna, alors que le père de Joseph Latulippe, dit Bébé, est Octave Latulippe, le second époux de Rose-Anna.)

Un matin, de bonne heure, i' était venu crier au Bras (rivière). Il était débarqué des soldats, *icite*¹, à La Station, une *gang*¹ de soldats, puis ils étaient montés boire à l'hôtel (Poulin). Ç'avait été une alarme épouvantable! Une *gang*¹ de soldats! Puis lui était venu chez nous, au Bras, crier, pour dire à *mononcle*² Octave (Latulippe), *matante*² Rose-Anna (Lapointe), c'était son garçon, qui était à Saint-Méthode, qu'il y avait des soldats de débarqués *icite*¹. Et puis Bébé (Joseph Latulippe)

était marié à une fille (Exorina Tardif) à Edmond Tardif (à Augustin) (**voir les entrevues d'Honora Latulippe Giroux et d'Adrienne Fontaine Blanchard**)

Un matin, nous-autres, on avait été dire ça. Je ne sais pas qui c'est qui avait été là, à Vide-Poche (rang Sainte-Catherine), dire ça. Le lendemain matin, moi puis Fredé (Alfred Lapointe à Joseph) on *picossait*¹ dans le bois, on *pleumait*¹ du bois, en bas du chemin. Puis la femme (Rose-Anna Lapointe) à *mononcle*² Octave (Latulippe à Pierre) était passée en voiture puis elle *brâillait*¹. **Des conscriptions. Il y avait eu des soldats. C'était une affaire épouvantable, ça!** On avait trouvé la femme (Azilda Bernard) à Edmond Tardif, r'monter à Saint-Méthode et voir Bébé (Joseph Latulippe à Octave), pour lui dire qu'il y avait des soldats, lui dire de se cacher.

LPF– Mais s'il y avait des soldats, c'est parce qu'ils venaient chercher le monde, pour les emmener à la guerre?

IL– Tout le monde, *icite*¹ et là. I' y avait, *icite*¹, Ti-Bonhomme Bureau (Auguste), le frère de Ti-Jos (Joseph) Bureau, plus vieux que lui. Il était conscrit. Il y en avait plusieurs. **Fred (Alfred) Cliche était un conscrit. Il avait passé un été caché dans le bois.**

GF– Ça veut dire qu'ils étaient désignés, eux-autres? Ils étaient d'âge?

IL– Ils étaient d'âge. Fred Cliche (Alfred à Théophile), il avait été pris puis il s'était rendu. C'était à Québec, à Valcartier, je pense. Ils embarquaient là. Quand les *chars*¹ sont partis, lui, il avait levé un *châssis*¹ puis il avait sauté par un *châssis*¹. Il s'était en venu à pied. C'était à Beauceville, au bord de l'eau. Il s'était en venu dans la nuit' puis je ne sais pas trop comment.

GF– Puis i' en a pas *rentendu*¹ parler?

IL– I' s'était caché tout' l'été.

GF– Après ça?

IL– I’ avait été s’cacher. I’ y avait des *lots*¹ à bois puis ses parents allaient lui porter à manger, sur le bord du bois, à une place. Un paquet. I’ avaient marqué: «Tu peux sortir, i’ ont signé la paix.» La paix était signée, i’ avait sorti de là, lui. I’ était tanné de ça, passer l’été caché. S’i’ craquait une feuille, i’ avait peur. C’était dur, dans c’temps-là. I’ y ’n avait un chez Philibert Bouffard (à Honoré). Pour moi, dans les plus vieux, i’ y en avait un, là.

GF– Philibert Bouffard, est ce que c’était le père à Omer Bouffard?

IL– Oui. C’est ça, c’est ça. I’ y en avait des plus vieux que ça.

GF– Ça veut dire, eux-autres, qu’i’ avaient été élevés *où ce que*¹...?

IL– Ti-Mer, Omer (Bouffard à Philibert). I’ ont tous été élevés là, eux-autres. I’ y en avait d’autres (conscrits), i’ y avait Ti-Bonhomme Bureau (Auguste). Puis i’ y en avait d’autres. Ernest Veilleux (à Amédée), d’la Banque, il était pris dans ça.

LPF– Elle’ (Fédora Fortin Veilleux) avait pas un surnom, sa femme (La Puce), elle?

IL– J’me rappelle pas d’son maudit nom. C’était une vieille fille, ça.

LPF– Oui. Ils s’étaient mariés vieux, c’est pour ça qu’i’ ont pas eu d’enfants?

IL– Oui, ’était plus vieille. C’était une soeur à Charlotte (Charles Fortin à Fortunat), ça. Moi, j’l’ai connue. Elle tenait magasin. J’étais p’tit gars, moi.



La deuxième personne, à gauche, est François Bernard en 1911. Provenance: Mariette Bernard Tardif

Fédora Fortin (dit la Puce) avait un magasin de chapeaux qu’elle fabriquait elle-même à la maison. Je me rappelle d’avoir vu ses têtes à chapeaux, elle était toujours chic.

Source verbale : Clémence Plante Chapdelaine

Fedora, ’était mauvaise, elle! Il aimait prendre un coup, Ernest Veilleux, puis pour ’pas qu’ça paraisse, i’ allait à ’Banque. J’i avais apporté un *quarante-onces*² puis j’i avais rentré ça dans l’carreau d’la table. I’ aimait prendre un coup. Ça faisait partie de la vie.

Chantiers

GF– Monsieur (Israël) Lapointe (à Joseph), quand vous vous êtes marié, vous êtes parti tout de suite?

IL– Oui.

GF– Sur votre terre, là-bas?

IL– Non, non.

GF– Vous vous êtes marié à quel âge?

IL– J’me suis marié à vingt-deux ans (le 5 juin 1923).

GF– Puis avant de vous marier, étiez-vous allé dans les *chantiers*¹?

IL– Ah! oui, ah! oui, c’était ma position. Je suis allé dans le bois. Dans c’temps-là, on s’battait pour le chiffre. Deux piastres et vingt-cinq par jour. C’était Dilon Plante (Odilon) qui était boss.

GF– Vous alliez travailler où?

IL– Ça, c’était alentour de Kokadjo, aux États-Unis (Maine). C’était pour les compagnies américaines. I’ travaillaient pas trop fort puis les Canadiens, i’ les faisaient travailler. Deux piastres et vingt-cinq par jour. Puis : «Tu rentreras à soir, *mé qu*’il fasse bi’n noir». On lunchait dans le bois, qu’il *mouille*¹, qu’il neige, qu’il tonne, bi’n de la pluie, bi’n de la neige. «Tu rentreras *mé qu*’il fasse noir *icite*¹.» C’étaient deux piastres et vingt-cinq. Tu sauras que c’était *tchequ’un*, pour sortir quatre cents, quatre cents *tchèques* piastres, là, il fallait fumer une

AFB– On s’amusait au coin, je pense que c’était où (Fédora) Fortin restait. Je pense qu’elle s’est mariée vieille, elle. Elle, c’était une Fortin, elle avait marié un jeune homme (Ernest Veilleux) et elle tenait un magasin. C’était voisin du couvent. Nous-autres, on allait là, au magasin, et on était plusieurs petits enfants. On prenait un bâton et une canne dans le village et on chantait. Après ça, on allait là, il y avait un banc et ils nous passaient des *peanuts*². On s’amusait avec rien.

Source : Entrevue de Adrienne Fontaine Blanchard, par Lorraine Poulin Fluet, 9 octobre 1996

escousse! Je pense à ça souvent.

Quand on vieillit, on repasse notre vie. Moi, je repasse ma vie depuis que j'suis jeune. J'en parlais avec Hermyle (Roy à Frisé), l'autre jour, j'ai téléphoné à Hermyle, puis lui, i' dit que c'est la même chose. On a fait du bon, des fois, puis on a fait du pas bon. On ne peut pas tout faire!

GF– Ça se dit mieux quand c'est fait?

IL– Oui, quand c'est fait, oui. On dit souvent que si on se *reprendrait*, on essayerait de r'dresser les *croches*!

Train 1892–1894

GF– Monsieur (Israël) Lapointe, parlez-moi du chemin d'fer, dans le temps que c'était actif?

IL– Ah! oui. La station (la gare), quand elle s'est bâtie, j'n'ai pas eu connaissance. Mon père (Joseph Lapointe à Thomas) a travaillé sur ça, quand ça s'est bâti, la *ligne*¹, i' a ramassé des roches avec des chevaux.

Charroyer tout ça, avec des chevaux. Mon père (Joseph Lapointe) en a charrié, des roches, puis l'bonhomme Petit à Belone (Béloni Mathieu à Bénoni), la *ligne*¹ s'est faite de même (par corvée). Ils mettaient des roches puis ils ont charrié des roches, de la terre... C'était une affaire épouvantable!

La Station – Années 10 – Corvée

Il y avait le moulin à bois. C'est les Américains qui avaient ce moulin-là (Johnson & Johnson).

GF– I' y a pas eu, aussi, alentour de La Station, une *brigade*?

IL– Oui, une *brigade*. On passait à La Station, on s'en allait... T'sai¹, où Blaise (Grondin à Joseph) reste, un petit peu en arrière (160, rue de la Station). La *brigade* était là. Puis là, i' ont pris la brique là pour *briqueler*¹ le Séminaire

C'était l'abbé (Denis) Garon qui avait demandé du monde, pour charroyer de la brique et charger ça.

Moi, j'avais été là avec mon père (Joseph Lapointe), un dimanche après-midi. La brique, i' chargeaient ça dans 'es voitures puis i' charriaient ça. I' y avait plusieurs chevaux.

I' y avait une affaire qui était arrivée. Il y a un gars, un frère (Lorenzo) à Toine (Antoine Jolicoeur à Gaudias), qui s'était noyé. Il s'était noyé en arrière de chez Poléon (Napoléon à A.-Eusèbe) Lapointe, dans Le Bras (rivière), et puis i' l'avaient sorti de là, le dimanche. On l'avait vu faire. Moi, j'avais vu ça. *Où qu'*¹ on chargeait de la brique, c'était en arrière de la grosse maison à Duval (anciennement propriété de Siméon Bolduc à Capson), à l'autre bout¹, là, et c'était là, (Lorenzo Jolicoeur) l'frère à Toine (s'était noyé).

Lorenzo Jolicoeur, fils de Gaudias, noyé samedi après-midi, le 25 août, dans le Bras (pendant la corvée du Séminaire), à l'âge de treize ans. Ils l'ont trouvé seulement que dimanche après-midi, vers 3 heures. Le plus vieux (de la famille). Enterré le 28 août 1917.

Source : Émilie Gosselin Lacourcière, *Journal 1896-1920*

Le Séminaire, moi, *icite*¹, j'suis venu haler des roches puis Carré Oram (Henri Poulin à Oram), i' charriait des roches, avec des boeufs. L'bonhomme Oram (Poulin à Augustin) me l'avait envoyé *icite*¹, avec

AL– I' ont commencé à bâtir *el*¹ séminaire là, mon deuxième père (Philibert Lessard à Georges) t'ait venu travailler *icitte*¹ dans l'automne, pis l'hiver.

J'ai vu creuser la cave, c'est Oram (Poulin) à Gus qui appelaient. Il restait dans le (rang) 3 (Nord), il était avec sa voiture, avec une paire de boeufs, i' ont creusé la cave avec un *scraper*².

Source : Entrevue de Arthur Lessard, par Lorraine Poulin Fluet, 22 février 1995

des boeufs, pour charger ces roches-là sur des traînes. I' y avait à *plein*¹ des tas d'roches, *icite*¹! Puis tout' charroyer ça à 'main, tout' fait' à 'main.

Pour préparer les fondations. Puis r'garde-moi ça : tu 'vois pas une *craque*¹, nulle part, après ça. J'examine ça *pareil comme*¹ si j'avais été acheteur puis tu 'vois rien, c'est solide. C'est tout' du *cap*², par exemple, *icite*². Tout' ce qu'i' y a, à partir d'la montagne qu'i' y a là, c'est les élèves qui ont *cordé*¹ d'la terre sur le *cap*².

Ferme de fourrure

GF– Monsieur Lapointe, vous avez été dans le commerce, vous?

IL– Un peu, un peu, oui. J'avais trente quelques années.

GF– Vous achetiez quoi, des terres, des coupes de bois?

IL– Le premier marché que j'ai fait, j'ai acheté la terre de la ferme de fourrure, Adelphat Bolduc (à Etienne).

GF– Où il y avait eu des visons?

IL– Des visons puis des rats musqués. C'est moi qui avait acheté ça.

GF– Avec le p'tit lac (des Castors)?

IL– Le lac, oui. C'était une terre, elle pouvait avoir trois arpents puis le lac la coupait en deux. Ça fait qu'e' était d'chaque côté du lac, où était Ti-Bert Mathieu à Colas (Albert à Joseph à Alexis à Colas). C'est le premier marché que j'ai fait, ça. J'avais acheté ma terre avant et j'avais décidé d'acheter ça. J'connaisais rien.

GF– Y avait-il une maison puis une grange?

IL– I' y avait une maison puis un bâtiment. C'était Gagné (Absolon à Jules) qui restait là, dans le temps de la ferme de fourrure, et puis ça, ça appartenait à la ferme de fourrure (compagnie formée par Dominique Bertrand).

Les bâtisses, pas d'affaire à ça. I' fallait pas toucher à ça. J'avais acheté la terre, les deux côtés du lac (des Castors), et puis le bois, à l'autre bout. Ensuite, i' y avait grand de prairie, *icite*¹, là. Ensuite, la femme (Joséphine Poulin Mathieu) à Ti-Phonse Mathieu (Alphonse à Désiré), elle avait une vieille maison, là, puis une vieille étable. Je l'ai dit *betôt*¹, des fois, on a des bons moments, dans 'vie, mais des fois, on 'n a des mauvais. Après que j'ai eu acheté ça, j'm'en va's là puis *maudit*¹, je trouvais ça loin!

Bois – Valeur de l'argent

GF– Vous êtes allé là avec votre femme (Éveline Roy Lapointe)?

IL– Non, non, avec mon p'tit gars, Henri-Louis (Lapointe à Israël) qui était bon. J'trouvais ça drôle. J'parle de ça à Délard à Frisé (Adélarde Roy à Achille) puis je l'fais mettre avec moi, j'i en donne la moitié. La première année qu'on a travaillé là, on s'était sorti... J'avais payé ça sept cents piastres.

Puis on s'est sorti chacun quinze cents piastres. Si j'avais été assez intelligent pour garder ça. Mais

Une entente est intervenue entre Albert Mathieu et la ferme de fourrure représentée par Alfred Frenette, de Thetford, qu'une division de chemin soit compris entre la ligne de Philibert Patry et Alphonse Mathieu, **la ferme de fourrure** acceptant la partie sud-est et Albert Mathieu la partie nord-ouest.

Proposé par Elzéar Poulin, secondé par Amédée Roy et résolu que cette entente et accord soit accepté par ce conseil. Adopté.

Une autre entente est intervenue entre Albert Mathieu et Philibert Patry, qu'une division de chemin soit compris entre les deux, savoir chacun 450 pieds de chemin de long. Albert Mathieu le côté nord et Philibert Patry, le côté sud.

Source : Archives municipales de Saint-Victor

c'était une idée, encore.

On a racheté chez Antoine Jolicoeur (à Gaudias) puis on avait onze cent vingt-deux cordes de bois, qui était *pleumé*¹ puis halé jusqu'à ras le chemin. Onze cent vingt-deux (1 122) cordes. Puis l'bois, dans c'temps-là, i' devait valoir une douzaine de piastres la corde puis on devait trois mille piastres à 'Banque.

Sur onze cents cordes, ça 'faisait pas tout à fait trois piastres la corde. C'était ça qu'on devait, on 'devait rien à personne. C'est d'l'argent, ça.

Et puis là, Deslauriers est arrivé, i' avait quelques bûches de trembles puis le Noir Bureau (Denis à Joseph) puis Olivier Bernard (Louison à Charles), i' voulaient gagner d'l'argent, eux-autres aussi.

On était capables de l'acheter, notre bois. I' nous a fait gagner quelques piastres et puis i' y a quelques bûches de tremble. «On lui a démêlé ça.» Mais i' n'ont pas démêlé une maudite bûche, j'ai pas eu une *baptême*¹ de *cenne*¹, de ça. J'ai perdu six mille piastres, mais les onze cents cordes de bois, ça nous faisait chacun cinq cent soixante et deux (562) cordes.

LPF– Oui, mais où est-il allé, ce bois-là?

IL– Ah! je 'le dis pas, où il est allé.

LPF– Quelqu'un l'a ramassé?

IL– On l'a mis sur les *chars*¹.

LPF– Puis vous l'aviez vendu à quelqu'un ?

IL– On l'a vendu à Martin Lagueux. Martin Lagueux, i' a payé. Martin Lagueux, il payait. *Ç'a viré tout en eau de vaisselle*.

LPF– C'était qui, ça, Martin Lagueux? C'était quelqu'un de Saint-Victor?

IL– Ça, c'était une compagnie, E. Lagueux & fils. C'était un commerçant de bois.

Commerce – Spéculation

LPF– Normalement, i' payait, mais cette fois-là, i' a pas payé?

IL– Ah! i' a payé, i' a payé, i' a payé. Martin Lagueux, on lui demandait mille cordes de bois puis, dans c'temps-là, il téléphonait à un moulin puis il le vendait à d'autres. Il nous avait dit ça, une fois, Martin Lagueux. Il dit : «Les gars, quand vous ferez des affaires, essayez d'*amancher*¹ ça pour le prix du jour. J'ai essayé d'accumuler, j'ai essayé ça, puis c'est pas bon.» Quand i' faisait un marché, disons qu'i' payait tant de la corde, qu'i' achetait mille cordes de bois, cinq cents cordes de bois.

GF– Il les revendait tout de suite?



«Hâlage» du bois à Grenville, près de la rivière Outaouais, en 1911.
Provenance: Mariette Bernard Tardif

Éphrem Lagueux, est né en 1863 du mariage d'Alexis Lagueux et d'Adélaïde Poulin. Dès l'âge de vingt-cinq ans, il commença à s'intéresser au commerce du bois /.../. Il était à la fois acheteur et producteur de bois. Cette entreprise obtint d'importants contrats du Québec Central Railway lorsque la compagnie construisit la ligne Tring-Mégantic. Ces contrats ayant donné un réel essor à l'entreprise, monsieur Lagueux en vint à s'intéresser au bois de pulpe et au bois de sciage dans la région. Il vint même un temps où son commerce s'étendit à toute la province de Québec. /.../

Éphrem Lagueux s'adjoignit plus tard ses fils Napoléon-Martin, (Trefflé) et Louis-Denis. Dans les années '40, sous la présidence de Napoléon-Martin, la maison, en plus de s'occuper du commerce de bois, se spécialisait aussi dans les opérations forestières. Son champ d'action comprenait la Beauce, les Cantons de l'Est, l'Abitibi et le Vermont. Elle fit également le commerce dans les provinces maritimes. Le bureau principal situé à Tring (-Jonction) employait dix personnes. Le reste du personnel était formé de quatre voyageurs et d'environ cinq cents hommes en forêt. La production annuelle de la maison **E. Lagueux & Fils** a atteint quelques centaines de mille cordes de bois. Monsieur Napoléon-Martin a été président de la compagnie à partir de 1933. Il en fut auparavant gérant en 1929.

Source : Loren Turcotte, Simon Champagne et Pierre Rodrigue, *Tring-Jonction, 65 ans plus tard*, août 1983, p. 17, 85, 86

IL– Pendant qu'i' parlait avec nous-autres, i' téléphonait au moulin. Tant de cordes de bois, i' est prêt à prendre.

LPF– Vous 'avez pas été payés puis en fin de compte, vous avez été payés de ce monsieur-là ?

IL– Oui, on a été payés, on a été payés **certain**!

GF– Il y a quelqu'un qui l'a eu, par exemple, l'argent.

IL– Oui, oui. On n'avait pas d'instruction ni l'un ni l'autre puis on n'avait jamais tenu de comptes de notre vie. Et puis faire des chèques. Ça marchait, là, Roy et Lapointe, on avait eu, ah! **baptême**¹, on avait eu, une **escousse**¹, on avait eu un crédit de vingt-cinq mille piastres, je pense, de la Banque (canadienne nationale). On avait mis nos propriétés en garantie. Oui, c'était beaucoup.

LPF– Dans le temps, vous aviez un bon nom, pour avoir un crédit de vingt-cinq mille?

IL– Oui, oui, on avait un bon nom puis nos terres étaient **claires**¹.

LPF– Faisiez-vous affaire avec la

Banque de Saint-Évariste ?

IL– Saint-Évariste, oui.

Ferme de fourrure – Spéculation

GF– Il faudrait qu'on reparle de la ferme de fourrure. Vous devez en avoir entendu parler, de la ferme?

IL– Ah! bi'n oui. La ferme de fourrure, i' y a beaucoup de monde qui a perdu de l'argent, dans ça. I' y a des gens qui sont partis de sur leur terre, avec ça. Ça, c'est Dominique Bertrand (à Désiré) qui avait vendu ça. Puis il en avait vendu à son...

GF– Dominique Bertrand, c'est un gars qui venait...?

IL– De Saint-Éphrem. I' avait une instruction, lui. Il avait parti une ferme de fourrure puis j'pense encore à ça. Il est grand, ce lac-là, puis il avait tout **clos** ça, pour 'pas que les rats musqués passent sous la **broche**¹.

Dans la terre, il y avait une **broche**¹ de 4 pieds de large, tout le tour du lac (des Castors). Ça devait avoir un mille de long, tout le tour. Ensuite, une autre **broche**¹ de 6 pieds de haut, qui attachait après ça, qui montait. Puis ensuite, une **garde**, après le poteau. On

voyait le poteau puis, après le poteau, il y avait une planche, qui partait dans les airs puis qui penchait en dedans. Puis ça, c'était une lisière de tôle tout le tour du lac (des Castors), au-dessus de ça.

Ça, c'étaient du monde qui avaient monté des châteaux, avec ça, la fourrure. I' y avait un ours, là, puis i' y avait des rats musqués, des visons. Le monde a pris des parts, dans la ferme de fourrure, puis ce gars-là (Dominique Bertrand à Désiré) était marié à une soeur (Lucina Turgeon Bertrand) du notaire (Louis-Philippe) Turgeon, une fille à Joseph Turgeon (à Louis). Puis c'était un peu la femme (Angéline Fortin Turgeon) à Joseph Turgeon qui était intéressée, dans ça. Il avait pris une part dans ça, puis... Tu dois avoir entendu parler que les Turgeon étaient obligés de partir de sur leur terre?

GF– J'en ai entendu parler, un petit peu.

IL– Oui, oui. Bi'n moi, je l'ai vu.

GF– I' restaient où le docteur Fortin (Eugène à Joseph)? C'était la maison...?

IL– Oui, oui, c'était la maison du notaire (Louis-Philippe Turgeon à Joseph). La maison de Noël à Got (Godfroid Bernard), c'était la maison de Joseph Turgeon. Louis Turgeon (à Guillaume), le père de Joseph Turgeon, moi, j'ai connu ça. C'est le bonhomme Louis Turgeon qui avait ça.

Nous avons bâti notre maison en septembre 1914, la même année que chez monsieur Turgeon. /.../ Nous avons fait bâtir notre petit hangar et le porche, en août 1915.

Source : Émilie Gosselin Lacourcière, *Journal 1896-1920*

Et puis, j'en ai parlé avec l'abbé Baillargeon (René à Zéphirin), de cela, **icite**¹, puis i' était venu **icite**¹ avec son père (Zéphirin Baillargeon),

presser le foin, *icite*¹, dans l'automne. Puis Joseph Turgeon partait. Quant à nous-autres, on avait fini puis lui s'en allait dans les Cantons de l'Est. Le père Louis Turgeon, je pense qu'il était mort, lui, dans ce temps-là (Louis Turgeon à Guillaume est décédé en 1924, à l'âge de quatre-vingt-douze ans).

GF– Est-ce qu'ils avaient perdu, dans la ferme de fourrure ?

IL– I' avaient perdu, i' avaient mis ça là puis ils avaient été coulés net, le notaire (Louis-Philippe) Turgeon, puis Joseph Turgeon, son père, avec.

LPF– Oui, mais c'est (Dominique) Bertrand qui avait fait l'argent, avec ça ?

IL– C'est Bertrand. I' a dû faire de la *grosse argent*, i' avait fait prendre des parts. Puis i' y en avait pas, j'sais pas s'i' en avait mis, des rats musqués. I' avait mis des rats musqués, un peu, mais ça se vendait trente-cinq, quarante *cennes*¹ la peau, ça, dans c'temps-là.

Puis dans l'temps, Ti-Bert Mathieu (Albert à Joseph à Alexis à Colas), i' avait un canal d'égout dans sa maison, au lac (des Castors). Puis des fois, les rats musqués... Il payait Ti-Bert, il donnait tant de la bête. Les bêtes, elles rentraient dans le canal d'égout puis elles embarquaient dans la cave. Elles se retrouvaient dans 'cave!

GF– Est-ce que duré longtemps, cette ferme-là?

IL– Ç'a duré quelques années. C'était... Comment il s'appelait? I' venait de Saint-Jules, ce gars-là. I' est parti de là puis... J'sais pas comment ça se fait, que cet homme-là... Le feu a pris après lui, sur sa terre, à Beauceville. C'est un Gagné (Absolon à Jules), ça. Le feu a pris après lui, i' s'est roulé sur l'herbe, i' a brûlé là, sur sa terre. Cet homme-là, il a vécu là (au lac des Castors) des années. Il avait une maison, là.

GF– Il s'occupait de la ferme, lui (Absolon Gagné)?

IL– Oui. I' (Absolon Gagné) était

engagé pour s'occuper de ça, lui, donner à manger (aux animaux) puis s'occuper de ça. I' était payé par les gars de la ferme de fourrure. I' y en a en masse que c'étaient des parts de deux mille piastres, i' y en a en masse qui sont partis de sur leur terre, avec ça. Puis Gédéon Cloutier, il est resté debout'. Quand un perdait (sa part), elle tombait sur la tienne. Quand on vendait chacun nos parts, là, ceux qui restaient debout étaient obligés, ils prenaient ma part, que je perdais. Trois, quatre, cinq, pas beaucoup. Un qui perdait, il lâchait ça et c'étaient les autres qui étaient supposés (s'en occuper).

Bi'n, Joseph Turgeon (à Louis), i' avait les moyens, ses parents vivaient. Le vieux (Louis Turgeon), i' avait les deux terres de l'église, où est l'église, et chaque côté de la route, en allant à Beauceville.

Puis il avait une terre qui descendait jusqu'au *tré-carré*¹ des Fonds, sur les deux terres (**voir les cartes d'Hermann Mathieu**).

Puis l'abbé (René) Baillargeon m'en a parlé, après que je suis arrivé *icite*¹, parce que je connaissais ça. Puis lui, le père (Zéphirin Baillargeon à Vénérand) de l'abbé (René) Baillargeon, il pressait le foin, puis il achetait ça, puis il revendait ça. C'était un commerçant.

Il est arrivé toutes sortes d'affaires, à cet homme-là, puis il m'a tout conté ça. Les Turgeon, je le savais, ça. Joseph Turgeon, quand i' a bâti sa maison, l'abbé (Denis) Garon, il était mauvais, lui. C'est lui qui a bâti le Séminaire, c'est lui qui a bâti le presbytère, i' avait été envoyé *icite*¹.

Puis le notaire (Louis-Philippe) Turgeon avait eu ça de son grand-père, de son parrain, le bonhomme Louis Turgeon. Puis il lui avait donné un emplacement pour se bâtir, *mé que*¹ il soit grand. Il était notaire, dans c'temps-là. Puis là, le curé (Denis Garon) 'voulait pas qu'il se bâtisse là.

Ça cachait la vue, pour voir le Séminaire, puis le notaire (Louis-Philippe) Turgeon s'est bâti pareil. Mais l'abbé (Denis) Garon avait dit : «I' sera pas chanceux avec ça, le notaire

Turgeon.» Puis ç'a été la grosse vérité. Il a toujours eu du trouble, cet homme-là.

Ça, si tes parents *vivraient* ou des vieux, ils te le diraient, ce que j'dis là. I' s'étaient tous en allés dans les Cantons de l'Est, Standstead, je pense, qu'ils s'étaient en allés (dans les années 30). Ça *brâillait*¹, chez le notaire (Louis-Philippe Turgeon).

C'est ça qu'il avait eu, pour cette maudite ferme de fourrure-là. Moi, j'avais été acheter ça. Puis l'avoir eu gardée, moi, je me serais sorti vingt-cinq cents, trois mille piastres, que je me serais sorti, dans ça, puis rester chez nous!

Valeur de l'argent

GF– Mais vous n'avez pas arrêté là, vous avez continué de...?

IL– Ah! on a continué un peu puis ç'a toujours viré à rien, ça. Mon affaire est tombée bonne quand mon gars a été un peu grand puis qu'il a acheté. J'avais acheté deux *sucrieries*¹, là.

GF– Vous avez agrandi?

IL– J'avais acheté le voisin puis j'avais acheté deux *sucrieries*¹. Puis j'ai donné six mille piastres pour ça, les deux *sucrieries*¹.

On a pris la part de téléphone du petit Ernest Paré (à Samuel) puis le téléphone de Beauceville. Puis Le Noir (Denis Bureau à Joseph) m'a devancé. Ça se vendait à cent piastres, il dit : «*M'a* te la vendre quatre-vingt-dix piastres.» Une idée, j'ai acheté ça puis, après quelques années, ça s'est vendu quatre mille deux cent soixante-huit (4 268 \$) piastres. Je ne m'attendais pas plus à ça que tu penses de mourir *icite*¹.

GF– Là, c'était pas un mauvais coup?

IL– Non, non! Je m'étais fait de l'argent, avec mes *sucrieries*¹, là-bas. Je m'étais fait une dizaine de mille piastres. Ça, c'est la vérité, ce n'est pas des coups de *vant*¹, ce que je dis, c'est la vérité. Puis le téléphone, i' y en a qui ont vendu leur téléphone, par *icite*¹. Ti-Fred (Alfred à Alfred Poulin, aussi

dit Pater). Tu as eu connaissance de ça?

GF– J’ai eu connaissance... Il avait été question que le Téléphone de Saint-Victor se vende, aussi.

IL– Oui, oui, oui. Puis ça s’est jamais vendu. Puis nous-autres, le notaire (Louis-Philippe) Turgeon avait deux parts. Quatre mille deux cent soixante-huit piastres (4 268 \$). Puis on l’avait donné, pour récompenser celui qui s’était occupé de ça. Il était venu une compagnie qui nous avait fait une offre. Ça nous avait donné une *coupl*² de mille. Le notaire avait dit : «C’est un hasard, j’va’s l’offrir à d’autres.» I’ y avait un autre qui était acheteur, mille deux cent soixante piastres (1 260 \$). Des fois, ça ’prend pas un gros coup pour nous relever. Une affaire que tu ’t’attends pas. Ça ’prend pas un gros pour nous *caler*¹, des fois!

Caisse populaire Desjardins

GF– Monsieur (Israël) Lapointe, tandis qu’on est avec vous, vous souvenez-vous, vous, d’avoir entendu parler de la fondation de la première Caisse (populaire Desjardins), ici, à Saint-Victor?

IL– Oui, je me rappelle de ça.

GF– Parce que d’après les archives qu’on a trouvées, monsieur Desjardins, Alphonse Desjardins, il était venu. Vous étiez jeune, par exemple, parce que c’est en 1909, d’après les registres. C’est en 1909 que la Caisse, la première Caisse, a été fondée. Puis c’est monsieur Desjardins lui-même qui était venu faire une réunion à l’église puis là, i’ avait fondé la première Caisse. Dans les personnes qu’i’ y avait, dans ça, i’ y avait le curé (Dominique-Alfred) Morissette, dans le temps. Je ne sais pas si vous vous en souvenez, c’était avant le curé (Denis) Garon, ça, le curé Morissette. Après ça, i’ y avait le sénateur Bolduc (Joseph à Augustin), l’docteur Lacourcière (Henri à Joseph), i’ y avait mon grand-père Gosselin, Fridolin Gosselin (à Abraham), i’ y avait un Rancourt, Jean Rancourt (à Joseph).

IL– Jean Rancourt, oui.

GF– C’était l’premier gérant, ça. Il y avait un Veilleux, aussi, j’pense que c’est Séraphin Veilleux ou...

IL– Joseph Veilleux (Bébé à Joseph), le frère de Pitou Veilleux (Louis-Philippe à Joseph)?

GF– En tout cas, c’était un Veilleux. L’nom, i’ est pas exact, mais...

IL– Ça, j’m’en rappelle assez, là, le prêtre Grondin. L’abbé Grondin (Philibert à Octave), i’ venait prêcher à Saint-Victor.

GF– Philibert?

IL– Philibert, *mononcle*² Philibert. Frid Lessard (Wilfrid à Philéas), il l’appelait *mononcle*² Philibert.

GF– C’était parent avec?

IL– Philibert (Grondin), c’était l’frère de Paul Grondin (à Octave) puis l’frère de Philéas Grondin (à Octave : le père de Zénaïde mariée à Wilfrid Lessard). Paul Grondin, tu ne l’as pas connu, c’est vrai!

GF– C’était l’père Henri (Paul Grondin)?

IL– C’était l’père Henri puis i’ y avait Romuald Grondin (à Octave). I’ restait, il avait la terre à Charles Fortin, Charles à Jos (Joseph), au (rang) 7. Romuald Grondin était là. Mais il est mort là, lui, puis Paul Grondin puis Philéas Grondin, c’était chez Frid (Wilfrid) Lessard.

GF– C’étaient deux frères?

IL– I’ étaient deux frères puis i’ étaient venus s’établir là, eux-autres. Puis l’abbé (Philibert Grondin) venait prêcher, je l’ai vu prêcher *icite*¹, j’m rappelle, dans l’église. Puis i’ a prêché ça puis i’ a enseigné ça, il a sollicité ça, lui, bi’n gros. Je me rappelle de lui comme il faut. L’abbé (Philibert) Grondin venait prêcher puis il prêchait

pour les cultivateurs. Comment i’ devaient faire un bon labour. I’ a parlé de la Caisse populaire (Desjardins), ça, je m’en rappelle comme si c’était hier. Ça, j’suis certain de mon affaire. Ç’a été fondé chez Valère (Paré à Joseph), ça.

GF– Quand la Caisse actuelle est partie, vous vous en souvenez, de monsieur (Valère) Paré?

IL– Bi’n *maudit*¹! J’ai été là puis j’ai fait des affaires là.

GF– Mais la Banque (canadienne nationale) existait déjà, quand la Caisse a parti?

PÉPÈRE

Sacré Valère! T’sai¹, les jeunes, que c’est d’même que ça a commencé, au mois de novembre, la Caisse, *icite*, à Saint-Victor. Ça se sait, ça, cette histoire-là, dans l’village. P’is là, bi’n *astheure*, le monde qui *ont* de l’argent à prêter, i’ partent p’is i’ vont l’porter à monsieur Valère. «Tu connais les bons p’is les mauvais, tu *la* placeras...» Ah! mais c’est sûr que monsieur Paré, i’ a quand même été aidé un peu. Quand l’abbé Philibert Grondin, i’est venu, c’t’automne, faire ses retraites, i’a vanté ça pas mal, lui, les Caisses populaires, la coopération p’is c’té affaires-là.

Source : Collectif, Johanne Veilleux, *Scénario Désir de vivre*, Acte 2, Scène 3, *Les projets et le progrès : sous l’escalier*, p. 104

IL– Ouais, oui, la Banque était là.

GF– Ç’a brûlé, aussi, la Banque, quand il y a eu le feu (en 1931)?

IL– Oui, ç’a brûlé, ça. Le couvent avait brûlé puis le couvent était collé après. J’crois que c’était la maison de Fedora (Fortin Veilleux dit La Puce), ça. Elle a tenu magasin.

GF– À l’endroit où la Banque était?

IL– Ah! pour moi, c’est *drette*¹-là.

C'était à côté de Jean Rancourt (à Joseph), c'était dans ce coin-là.

Quand j'ai déposé d'l'argent à la Caisse (en 1937), mon numéro était le 636. Ça fait qu'i' y en avait pas beaucoup, en avant de moi. J'ai été membre quand c'était dans les Côtes (Côtes-du-Séminaire ou Les-Trois-Côtes).

GF– En 1937 aller au début '60, c'était chez monsieur (Valère) Paré et ç'a déménagé sur la rue Commerciale en janvier '60.

IL– Puis pour moi, i' (Valère) avait acheté ça, *icite*¹ (au village), parce qu'i' a déjà fait la livraison du *stock*¹. I' passait pour monsieur Ouellet (Elzéar à Joseph). Valère (Paré) passait chez nous, dans l'rang Sainte-Caroline. J'me rappelle, i' avait vendu du *stock*¹ pour empoisonner les *bébites à patates*¹.

GF– Mais la terre qu'i' avait achetée, la maison puis la terre au village, c'était pas un Bolduc (Louis-Philippe à Philippe), qui avait ça?

IL– Oui, oui, oui. C'était parent avec le Sénateur (Joseph) Bolduc puis pour moi, i' était marié avec une soeur (Corinne) du Blanc (Rodolphe Bolduc) à Makel. Corinne (Bolduc), elle faisait la classe, elle m'a fait la classe.

GF– Ah! oui!

LPF– Votre mère Corinne (Bolduc), c'était une maîtresse d'école et elle a fait l'école à Israël Lapointe (dit Le Noir à Joseph). Parlez-moi donc de Corinne (Bolduc)?

JB– J'sais qu'elle a fait l'école dans le (rang) 3 (Nord), à quelque part chez Louison Bernard (Olivier à Charles). Mais j'en sais pas plus que ça. J'pense que ma mère avait fait l'école à Louison (Olivier Bernard à Charles) ou aux Bernard, en tout cas, les plus vieux, chez Charles Bernard (à Olivier).

Source : Entrevue de Jean-Louis Bolduc, par Lorraine Poulin Fluet, septembre 1995

IL– C'est pour ça que je me rappelle de ça.

Maison de Siméon Bolduc – La Station

GF– I' y a une affaire qui me passe par l'idée. La maison que Martin Duval avait achetée, à La Station, est-ce que c'étaient des Bolduc qui avaient construit ça?

IL– C'est Siméon Bolduc (à Jean-Balaam dit Capson) qui a construit ça et puis c'était un des frères du père Makel (Michel Bolduc à Jean-Balaam dit Capson), un des frères de Joseph Bolduc (Siméon Bolduc avait marié Marie-Louise Bolduc, une soeur du Sénateur Joseph Bolduc, voir l'entrevue de Jean-Louis Bolduc).

GF– On parlait du bois, tantôt. Est-ce qu'il était *pleumé*¹, ce bois-là?

IL– Oui. Il avait été *pleumé*¹ dans l'été, ça s'en allait tout' sur les *chars*¹.

GF– Mais avant Ti-Gars Cloutier (Fernand à Odilon), est-ce qu'il y avait quelqu'un qui achetait le bois, par ici? Est-ce que c'était son père (Odilon Cloutier à Dédasse)?

IL– Oui, Dilon (Odilon Cloutier à Dédasse) achetait le bois pour Martin Lagueux.

GF– Ernest (Cloutier à Dédasse), est-ce que c'était un frère à Dilon (Odilon Cloutier)?

IL– Oui, c'était le plus vieux.

GF– Et ça, c'était le père (Ernest Cloutier) de ceux qu'ils appelaient Bidoune (Édouard Cloutier) et Loulou (Arthur Cloutier)?

IL– Oui.

GF– Et Dilon (Odilon à Dédasse Cloutier), est-ce que c'était un commerçant?

IL– Dilon, il s'est en allé à La Station

(au 172, rue de La Station), il commerçait un peu les animaux puis il achetait un peu de bois.

GF– Mais ceux qui charroyaient le bois au chemin de fer, est-ce qu'ils le vendaient à quelqu'un d'ici?

IL– Nous-autres, on le charriait et on le *cordait*¹ là. Dilon à Dédasse achetait le bois, Ernest (Cloutier à Dédasse) en achetait. Quand Noël Bernard (à Godfroid dit Got) est parti de l'Ontario et s'est en venu ici, il en achetait. Tout chacun achetait du bois.

GF– Il s'en *pleumait*¹ aussi, l'hiver?

IL– Ils *pleumaient*¹ ça, les Drouin, Petit Dodier (Fabien Lessard). Ils *pleumaient*¹ ça une piastre de la corde.

GF– Théodore Lepage (à Georges) aussi?

IL– Oui. Il (Théodore Lepage) avait un canot et, le printemps, il descendait du bois sur (la rivière) Le Bras. Des fois, ça étendait et il ramassait ça pour se faire du bois de chauffage. Le monde passaient, l'automne, puis ils ramassaient de la viande. Ils avaient mis ça chez Poléon (Napoléon à A.-Eusèbe) Lapointe et il était *sectionnaire*¹, lui. Le monde allaient porter du manger. Le monde passaient dans les rangs, il ramassaient ça et il laissaient ça chez Poléon (Napoléon) Lapointe. Il les rationnait.

GF– Ah! lui (Napoléon Lapointe à A.-Eusèbe), il distribuait ça?

IL– Les Drouin, tu n'as pas connu ça, toi?

GF– J'ai connu Cyrias. Leur père s'appelait comment?

IL– Joseph. Ils donnaient du beurre puis, dans ce temps-là, le monde faisaient le beurre à la maison. Ils ramassaient la crème dans une cave, l'automne. Joseph (Drouin) avait dit : «I' y a du monde qui font du *christ* de méchant beurre!»

GF– Il n’y avait pas un gars qu’ils appelaient Traîne-Tchul?

IL– Oui.

GF– Il ne restait pas dans les Côtes (Les-Trois-Côtes ou Les-Côtes-du-Séminaire), ici, quelque part? Il ramassait les *gorlots*¹.

IL– Oui.

GF– Pourquoi il s’appelait Traîne-Tchul?

IL– Je l’sais pas.

GF– Est-ce que c’était un vieux garçon?

IL– Oui. Je ne sais pas trop ce qu’il avait eu, si c’est la picote... Il (Traîne-Tchul) lui avait poussé un nez! Il avait un gros nez, cet homme-là. Il passait dans les champs de patates et il ramassait des patates. Il restait dans une vieille maison, en bas du Séminaire, au coin.

Crise – Prêt agricole

GF– Vous, vous avez connu la Crise?

IL– Oui. Il y avait des comptes, **c’est le prêt agricole qui a réglé ça parce que le monde portait d’sur leur terre**. Il y en a qui avaient les moyens et ils sont partis. J’sais pas si t’as connu Giguère, *icite*? Il (Giguère) restait à Saint-Benoît et il avait une terre qui était *claire*¹. Il en avait acheté une autre et ils étaient déménagés dessus, tous les deux.

Il y a beaucoup de monde qui est parti avec rien. Quand le prêt agricole a été établi, ils avaient passé la **loi du concordat. Ils n’avaient pas le droit d’enlever un homme de sur sa terre**. Même si je te devais, tu n’avais pas le droit de m’enlever de sur ma terre. Le prêt agricole prêtait quinze cents piastres, dix-huit cents piastres, deux mille piastres.

Le voisin à ras moi, il devait six mille piastres. Grenier, à Beauceville, il avait de l’argent

d’emprunté et le prêt agricole lui a prêté dix-huit cents piastres et ç’a été réparti tant par année. Ç’a été quasiment bon.

As-tu entendu parler de ??? de Saint-Évariste? Il prenait les terres puis Delbert à Frisé (Adalbert Roy à Achille à Paul) lui devait de l’argent. Delbert était allé lui parler. «Si t’es pas capable de m’payer, ça va faire comme les autres». J’ai quatre-vingts terres et avec la tienne, ça va faire quatre-vingt-une. Delbert était venu emprunter quatre cents piastres à monsieur (Joseph-Adélar) Bernier, *icite*¹. Il dit : «C’est i un homme riche ou un homme pauvre? Offre-lui-en trois cents» (**voir l’entrevue de Joseph Gagné à Ti-Richard**).

Il va le voir et : «Tu dois être comme les autres, tu n’as pas?

– Oui, j’en ai. J’ai trois cents piastres à t’donner.

– L’as-tu dans tes poches?

– Oui, je l’ai.» Il lui avait donné une quittance pour onze cents piastres. Il avait acheté de Fred Fortin (Alfred à Romuald), un des frères à Trefflé Fortin (à Romuald), et il avait fait des paiements.

Delbert (Adalbert Roy à Achille dit Frisé) lui avait donné un certain temps et il avait revendu ça à *chose*. Il était obligé de payer les taxes de tout ça, les clôtures puis l’entretien de quatre-vingts terres.

Ç’a changé quand le prêt agricole est arrivé et c’est lui qui prenait le chemin. Dix-huit cents piastres, ç’a accommodé celui qui devait et celui qui avait prêté. Il n’y en a pas eu gros, mais il y en a eu puis il y a eu un règlement. «Est-ce qu’on va prendre sa terre? Est-ce qu’on va le mettre dehors?» C’était un *tirailage*. Puis tout le monde était content de ça. Si tu avais de l’argent à prêter, tu étais pris pour le perdre. Ç’a été une bonne affaire. **Il y en a en masse qui en ont mis dehors**.

Valérien Lessard (à Edmond), qui est ici, il m’a conté qu’il devait un paiement de *bouilleuse*² de quatre-vingts quelques piastres puis Edmond Lessard était un prêteur d’argent. Il (Valérien) était allé voir son père, Edmond ’avait pas été capable de prêter quatre-vingts piastres. Edmond à

Gustin (Augustin Lessard) avait une assurance et il l’avait vendue pour avoir soixante-douze ou quatre-vingts piastres. Edmond (Lessard à Augustin) ’pouvait pas le ramasser et il avait plusieurs mille piastres de prêtés.

Armand Bolduc (à Joseph), le frère de Luc Bolduc, il était commerçant et ça coûtait cinq piastres la vache, dans ce temps-là. Tardif (Ignace à Pierre) était venu chez nous et j’avais un boeuf. J’ai dit : «J’demande douze piastres.» Ma femme (Éveline Roy Lapointe) était allée à l’hôpital et je devais de l’argent à l’hôpital. «J’va’s leur vendre une taure.» Mais il (Ignace Tardif) voulait un boeuf, ça fait que j’ai tué mon boeuf. Il pesait 440 livres de viande et il m’offrait neuf piastres. J’ai vendu la peau, j’ai payé mon compte.

J’avais acheté ma terre (en 1928) du docteur (Henri) Lacourcière. Josaphat Giroux avait fait banqueroute et le docteur avait toujours eu la Banque.

LPF– La Banque d’Hochelaga (Banque canadienne nationale)?

IL– Pour moi, c’était ça. Le bureau de la Banque était là (au 277, Rue Principale). Ils avaient essayé de continuer ça, eux-autres, emprunter (sic : prêter) de l’argent au monde. Il avait prêté de l’argent à Josaphat Giroux et Josaphat a fait banqueroute. Il (Henri Lacourcière) avait une part sur la terre et il avait pris ça. Je restais au village, moi.

GF– Vous étiez marié?

IL– Oui, ça faisait cinq ans que j’étais marié (depuis le 5 juin 1923). J’arrivais du bois et j’avais envie d’aller à la drave. Tout d’un coup, le matin, j’étais assis dans la maison, la vieille maison que les Fecteau avaient. Le docteur (Henri Lacourcière) s’en venait chez nous, je croyais qu’il ’accepterait pas. Mille piastres comptant, ça valait mille treize cents et c’est devenu *bon-rien*¹. C’est là qu’il (Henri Lacourcière) l’a perdu, son argent.

Héritage

JB– Les cinq cents dollars que grand-maman (Céline Maillet Bolduc) a eus, au décès de ma mère (Corinne Bolduc), elle les a placés chez le docteur Lacourcière (Henri à Joseph) parce que dans c'temps-là, i' y avait pas de Banque ni de Caisse populaire (Desjardins). Dans l'temps de la Crise, le docteur Lacourcière, il a levé les quatre fers en l'air, hein? Lui et Jos (Joseph) Cloutier, de Saint-Éphrem, ils ont fait faillite tous les deux, parce que c'était placé, cet argent-là, dans les *déventures*¹.

GF– Comme ça, i' y a des gens qui ont perdu de l'argent?

JB– Oui. Puis le docteur (Henri Lacourcière à Joseph), i' s'est en allé, j'pense, à Québec (le vingt-quatre août 1931). Ils savaient, eux-autres, l'histoire, que c'était un orphelin et que son père (Louis-Philippe Bolduc à Philippe) avait laissé ça pour ça. Ils lui ont remis l'argent, mais i' étaient pas capables de le dire parce qu'ils (Henri Lacourcière et Emma Gosselin) 'l'ont pas remis à tout l'monde.

LPF– I' étaient pas capables de la remettre, l'argent, parce qu'eux-mêmes (Henri Lacourcière et Emma Gosselin), i' en ont perdu?

JB– Mais il devait en rester, un peu. En tout cas, grand-maman (Céline Maillet Bolduc), d'après ce qu'ils m'ont conté, elle a récupéré mon argent.

Source : Entrevue de Jean-Louis Bolduc, par Lorraine Poulin Fluet et Guy Fluet, septembre 1995

Faire boucherie

GF– Vous n'aviez pas eu l'aide de Conrad Lacharité, une fois, à la boucherie?

IL– Conrad (Lacharité) était venu. On tuait les dindes chez Émile Cloutier (à Gédéon), cette fois-là. Il (Conrad Lacharité) était arrivé, il était allé chercher sa boisson pour les *fêtes*¹ et il s'était en venu chez nous.

GF– Ce n'était pas loin de chez vous, ça, Émile Cloutier (dans le rang Sainte-Caroline)?

IL– C'était le voisin. Puis Conrad (Lacharité), on avait fini, c'était le soir. Il s'en va chez nous, il couche chez nous le samedi soir et, le dimanche matin, il n'était pas présent. Il y avait eu une nouvelle au village, le dimanche matin, qu'il était avec monsieur le Noir (Israël Lapointe). La madame Conrad (Régina Morin) a dit : «J'suis bi'n contente. S'i' est avec monsieur le Noir, j'sais qu'i' va pas courir les femmes.»

Moi puis lui (Conrad Lacharité), on n'était pas dangereux! Il avait couché avec moi. On parlait une *escousse*¹ et de temps en temps, on prenait un coup avec Phonse (Alphonse) Lavallée.



*Éveline et Israël en 1923.
Provenance: Israël Lapointe*

GF– C'était son beau-frère?

IL– Oui puis il venait *veiller*¹ chez nous, avec Conrad (Lacharité). Et Phonse (Alphonse) Lavallée disait : «Mademoiselle Monique (Lapointe), venez faire des grillades.» C'étaient des gars plaisants, ça.

LPF– Monique, c'était votre fille?

IL– Oui.

Santé – Famille

GF– Vous, monsieur (Israël) Lapointe, est-ce que vous avez toujours eu une santé comme ça?

IL– Oui.

GF– Est-ce que vous avez un remède, pour avoir une bonne santé? Pas fumer?

IL– Pas fumer et manger de la viande en masse.

LPF– Vous avez perdu votre femme (Éveline Roy)?

IL– J'ai perdu ma femme (Éveline Roy), elle avait quarante-trois ans et moi, j'avais quarante-quatre ans. C'était en '45 et, au Jour de l'An '45, elle était exposée chez nous.

GF– Est-ce que c'était lors d'un accouchement, ça?

IL– Non. Elle (Éveline Roy) était tombée, une fois, et elle s'était déplacée, dans le dos. On était allés voir un vieux père, qui était allé faire une retraite à Saint-Jules pour ça, après le sermon, dans le presbytère. Le père lui avait dit : «J'te ramènerai pas, mais va trouver Groleau (docteur Valère Groleau, à East Broughton), mon frère, qui est spécialiste des os.» Il l'avait opérée et il lui avait enlevé ça. Elle a été vingt-six mois dans le plâtre, dix-neuf mois couchée, une *escousse*¹ à l'hôpital et une *escousse*¹ à la maison. Mais elle a vécu une douzaine d'années, après ça.

J'avais sept enfants et celle



Israël en 1923. Provenance: Israël Lapointe

(Ghislaine Lapointe) qui s'est mariée à Normand (Mathieu), qui est mort cet hiver, elle avait trois ans. Madeleine (Lapointe), elle avait quinze, quatorze... Et ces jeunes-là, je les ai fait élever.

Elles ont été sept ans à l'orphelinat de Saint-Joseph. Celle (Ghislaine Lapointe) à Normand (Mathieu) et Carmen (Lapointe). Et elle (Ghislaine Lapointe), je l'avais envoyée au Couvent de Beauceville. Il y avait des soeurs, au collège, pour la faire instruire un peu, pour faire la classe et là, ç'a *viré*¹ qu'elle s'est mariée avant de faire la classe, avant d'avoir son diplôme. Puis elle sait compter, cette femme-là.

Le défaut de moi-même et de bien des cultivateurs, c'est qu'on ne tenait pas nos comptes, dans ce temps-là. Elle (Ghislaine Lapointe), elle a toujours tenu ses comptes. Il est mort, lui (Normand Mathieu), aujourd'hui, et l'abbé Carol (Bernard à Noël) l'a invitée au presbytère. Il lui a demandé si elle était capable. Elle a dit : «Oui, j'suis capable.» Ça lui a aidé en *maudit*¹, ça. Elle, elle avait une dixième année.

L'autre (Carmen Lapointe), elle s'est en allée à Montréal et elle est entrée gérante et elle était caissière dans

une épicerie. Ça fait qu'elles avaient un peu d'instruction et ça ne leur a pas nuï. *Mononcle*² Bezo (Cléophas Poulin à Évangéliste dit Petit) et Délard à Frisé (Adélarde Roy à Achille) voulaient en avoir, aussi, de ces petites filles-là.

GF– *Mononcle*² Bezo, c'était quoi, la parenté?

IL– Ma belle-mère (Exilia Poulin), c'était une soeur à Bezo (Cléophas Poulin), la femme à Frisé (Exilia Poulin mariée à Achille). Il a dit : «J'passerai pas dans l'chemin et mettre mes enfants à côté du chemin. I' mangeront d'la sauce, i' mangeront c'qu'i' pourront.» Puis eux-autres, ils étaient bien, dans la maison. Ils restaient tout le temps ensemble et ils étaient contents de ça. Ils n'avaient pas voulu s'en aller et je ne voulais pas, moi non plus. Madeleine (Lapointe) était capable de cuire du pain et elle pouvait faire à manger comme bien d'aucunes femmes, elle (Éveline Roy) lui avait montré.



Éveline en 1924. Provenance: Israël Lapointe

Henri à Oram (dit Carré Oram Poulin) m'avait dit : «Ah! le Noir (Israël Lapointe), i' y en a encore, du bon monde.» Moi, élever les enfants par les autres, je ne voulais pas, c'était décidé. Dans le fond, j'ai bien fait de faire ça. Ç'aurait *viré*¹ comme ailleurs.

Le diable aurait pris puis ils auraient pris le chemin *icite*¹ et là.

LPF– Vous avez été heureux et les enfants aussi?

IL– Ah! oui. On n'était pas dans le paradis, mais on aurait pu être pires. Quand tu as un chez-nous.

Fin de l'entrevue